

Paul Chanel Malenfant, Jean-Claude Germain, Violaine Forest

Yvon Paré

Numéro 128, hiver 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/36799ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Paré, Y. (2007). Compte rendu de [Paul Chanel Malenfant, Jean-Claude Germain, Violaine Forest]. *Lettres québécoises*, (128), 28–29.

☆☆☆ 1/2

Paul Chanel Malenfant, *Rue Daubenton*,
Montréal, l'Hexagone, 2007, 160 p., 17,95 \$.

Paul Chanel Malenfant n'oublie pas son enfance

Oublions le carnet de voyage traditionnel. Paul Chanel Malenfant s'abandonne aux méandres de sa pensée, aux chemins du souvenir comme aux rencontres, peut-être rêvées.

Une rue de Paris, une fenêtre aveugle. C'est le point de départ pour un voyage au pays de l'enfance, des arrêts en Italie et dans certaines villes d'Europe.

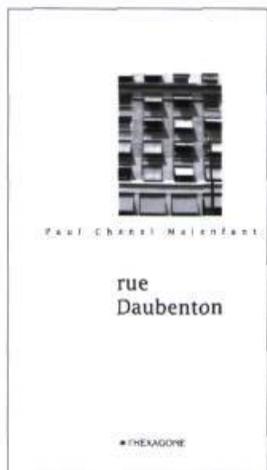
L'essentiel, ce sont les avenues de l'écriture, les souvenirs qui imbibent le présent. Un mot et le lecteur suit un jeune garçon sur les rives du grand fleuve, devant Trois-Pistoles. L'enfant se tait aux côtés du père, espérant des révélations sur la vie. Il y découvrira la douleur et la mort. Une malédiction qui le suivra jusque dans son âge d'homme. Mort d'un frère en bas âge, de la mère adorée, du père qui emporte ses secrets et d'un autre frère qui choisit le suicide. De quoi marquer le poète qui en fera les fondements de plusieurs de ses ouvrages.

J'avance au bras de ma mère veuve voilée de noir. Je suis un orphelin de vingt-quatre ans, je sais que je n'aurai pas de fils, et je rêve de devenir écrivain. Intérieurement, je répète, la remaniant, décalque de ma dérive, la phrase inaugurale, laconique, de L'Étranger d'Albert Camus: «Aujourd'hui, papa est mort.» (p. 45)

Malenfant ne peut s'empêcher de ressasser ses souvenirs malgré ses envolées dans l'écriture et le voyage. Il ne peut non plus distancer la mort. Elle le nargue à heure fixe à la télévision, dans les bulletins d'information. Au Québec ou à l'étranger, elle ne s'éloigne jamais.

ENFANCE

Si l'enfance imprègne l'œuvre de Paul Chanel Malenfant, il ne faut pas oublier sa joie de découvrir une ville étrangère, un musée ou de retrouver l'amant et les gestes de l'amour. Des moments intenses, forts, même si j'ai un faible pour les incursions dans son passé.



YVON PARÉ

Ils ont entonné le libéra, le chant pour un enfant mort sans baptême. Ils ont sorti la boîte de bois sur la galerie, l'ont placée sur un traîneau qui a glissé dans la neige avec un bruit d'étoiles. Ils sont repartis comme ils étaient venus. De nulle part et du froid. Ils ont emporté mon frère mort dans les limbes, de l'autre côté de la ligne d'horizon, là où mon père travaille sur un chantier de la Côte-Nord. (p. 69)

Pour la part européenne, Malenfant s'abandonne un peu trop souvent aux mots et aux images. Nous nous heurtons parfois à des phrases qui tournent à vide. « Nos mots n'ont pas de son sur nos lèvres et nous parlons longuement ainsi, en silence, sans pouvoir rien nous dire. » (p. 113)

Le familier de Paul Chanel Malenfant ne fera guère de découvertes dans *Rue Daubenton*. J'ai préféré, et de loin, *Des airs de famille*, chez le même éditeur.

☆☆☆

Jean-Claude Germain,
Rue Fabre, centre de l'univers. Historiettes de mon jeune âge,
Montréal, Hurtubise HMH, 2007, 168 p., 17,95 \$.

Jean-Claude Germain raconte son enfance

Jean-Claude Germain est connu d'à peu près tout le monde au Québec. Un personnage apprécié pour sa bonhomie, sa verve intarissable et ses dons de conteur qui s'amuse plus peut-être que ses auditeurs.

Dans *Rue Fabre, centre de l'univers*, l'homme de théâtre, comédien, journaliste et historien évoque l'enfance d'un garçon de dix ans qui a de bonnes oreilles et des yeux pour tout voir.



JEAN-CLAUDE GERMAIN

Le père a exploré tous les métiers imaginables, ayant « plusieurs vies », comme il dit. Un peu assagi, il gagne sa vie en vendant des sucreries, sillonne l'île de Montréal dans son petit camion. Une occupation qui permet d'explorer les alentours de la grande ville pour courtoiser une nouvelle clientèle. Une manière de plonger dans des territoires qui échappent à toutes les contraintes et attirent les excentriques.

Dans ces courts tableaux, le lecteur découvre des univers étonnants, des personnages fascinants, une grand-mère qui pourrait être le pendant féminin de Louis Cyr, un père qui a le don de la parole et qui retombe toujours sur ses pieds. Jean-Claude a de qui tenir.

Jean-Claude
GermainRue Fabre,
centre de l'univers
Histoires de ma jeunesse

MONDE ANARCHIQUE

Germain décrit à grands traits un monde anarchique, retors et rebelle, malgré la présence des curés. Surtout dans le tableau qu'il esquisse de la Rive-Sud qui était, à l'origine, une véritable cour des miracles, un territoire qui attirait les têtes fortes souhaitant échapper à toutes les contraintes et réinventer l'art de vivre peut-être.

Le climat d'insouciance et de désinvolture qui régnait dans ces développements sauvages, où les habitations étaient perpétuellement en chantier et les rues, impraticables, n'a eu

d'équivalent que la joyeuse pagaille du Far West ou la ruée vers l'or. Mon père avait connu la frénésie et la misère de l'Abitibi du boom et des culottes à Vautrin. Il était donc le

« voyageur » tout désigné pour prospecter cette nouvelle colonisation et ouvrir la route du sud pour son bourgeois — les termes n'avaient pas changé depuis la traite des fourrures. (p. 107)

Jean-Claude Germain s'amuse et, derrière chaque phrase, on croit entendre son rire tonitruant.

À lui tout seul il résume dans mon souvenir ce Québec marginal, sans pudeur et sans apprêts, qui attristait Pierre Vallières et faisait sourire le docteur Ferron. Pour ma part, j'ai toujours cherché à traduire son intarissable gouaille et son rire rabelaisien. Ou plutôt à lui rendre justice. (p. 159)

C'est sympathique, même si, souvent, malgré son parti pris, on aurait aimé qu'il s'attarde auprès de certains personnages, qu'il prenne la peine de plonger dans une époque fascinante où tout était possible, même les éclats de rire.



Violaine Forest, *L'adoration du Bourreau*,
Trois-Rivières, Le Sabord, 2006, 128 p., 24,95 \$.

Une obsession pour le plaisir et la douleur

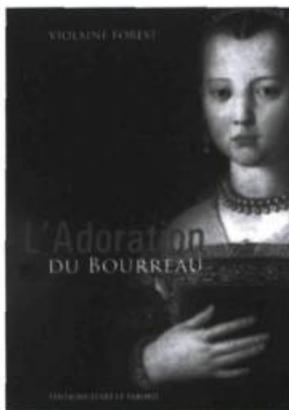
***L'adoration du Bourreau* nous entraîne dans un monde déroutant où le lecteur doit oublier ses références.**

Nous voici dans l'univers de la suggestion, du murmure, du soupir et du fantôme, dans un conte des *Mille et une nuits* où les chaînes luisent, les chairs brûlent de désir et les parfums étourdissent.

« L'éponge de la servante aux aguets qui lisse l'ambre, l'or de la peau. L'étirant. Ouvrant l'amande. » Une même sensualité d'un lieu à un autre, qu'importe les époques. « Je vis d'effluves, de parfums de vanille, de réglisse. Je me replie soudain dans ma petite manche, dans l'or et les bleus du royaume ancien. Un éventail de plumes à la main. »

Douleurs et espérance, univers recroquevillé hors du temps. Et puis tout bascule dans la « chambre aux tremblements ». Le désir appelle la douleur, l'amante cherche la fulgurance dans le supplice, la caresse et l'écartèlement. « Combien de fois l'huile, le sang et l'eau, les ongles dans la pierre. Je suis la force du monde qui tue. »

Le poème devient incantatoire, chant de mort et de vie. « Je me drape dans la transparence des bourreaux. Je m'offre sans résistance. J'ai mis mon nom à la table ancillaire. »



VIOLAINE FOREST

*Reviens
Que je sois
Vie ou trépas
Reviens
Me l'apprendre
Je n'ai d'autres desseins
Ici bas
que tu sois
mon unique et dernière adresse.*

« Aimer n'est pas attendre / c'est cesser de se faire violence ».

Un texte qui oscille entre la prose et le poème, le chant et la stance. Une fixation sur des images où « l'or et l'ambre » luisent dans des chambres où fument de lourds parfums. Il aurait fallu couper et élaguer. Une complaisance qui finit par lasser et devenir répétitive.

VIOLENCE

La poésie de Forest évoque aussi ces existences qui forment une chaîne depuis des millénaires sans jamais bercer l'espoir.

*Je ne crois plus à la beauté du monde
aux hommes beureux
je dis que la vie est un leurre
qu'au bout de leur nez
pend la souffrance.*

Bien sûr, la marche de l'humanité est écrite en lettres de sang, mais est-ce une raison pour rechercher ces instants où la vie effleure la mort, la douleur rameute le plaisir. « Il n'y a de beauté que dans la violence et l'injustice. » Certaines images vibrent comme des gongs.

Un univers où une femme recherche la douleur et le plaisir de la main du maître. Peut-on imaginer une quête semblable après trente ans de féminisme ?